

# Pour une étude de la presse québécoise du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. Les pratiques littéraires de l'opinion publique<sup>1</sup>

Que l'on écrive l'histoire littéraire du Québec en remontant à l'époque de la Nouvelle-France ou qu'on la fasse débuter sous le Régime britannique, marquant l'entrée de l'imprimerie dans la province en 1764, la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle constitue, pour tous les historiens de la littérature, une période phare, celle de son institution « comme forme sociale reconnue et légitime<sup>2</sup> ». C'est à cette époque que s'affirment en France les thèses de l'art pour l'art, caractérisées par la recherche d'une poétique formelle (finalité esthétique de l'art) et la revendication d'une autonomie de la pratique artistique en regard des autres sphères d'activités sociales<sup>3</sup>. Le tournant du XX<sup>e</sup> siècle marquerait ainsi, en Europe comme au Québec, l'affranchissement de la littérature « de toute instance de jugement autre qu'esthétique<sup>4</sup> ».

Si l'on considère généralement que les écrits produits au Québec sous le Régime français ont, de par leur caractère fondateur, une valeur mémorielle, on accorde généralement peu d'intérêt aux productions du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle quand vient le temps d'étudier le processus de légitimation des pratiques littéraires au Québec. En effet, cette époque est considérée comme un moment creux de l'histoire littéraire, où une vie intellectuelle commence tout juste à se développer à la faveur, entre autres, de l'implantation d'un appareil éditorial et d'institutions politiques. La littérature, diffusée principalement dans la presse, ne revendique pas alors de visée esthétique. Elle répond plutôt à un impératif politique, celui de former une opinion publique pouvant prendre position sur les affaires d'État.

Pourtant, cette période peut être envisagée comme la phase initiale de « l'institution du littéraire au Québec<sup>5</sup> » : elle favorise la mise en place des instances qui concourront, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la reconnaissance de la

---

<sup>1</sup> Cet article s'inscrit dans le cadre de mes recherches doctorales portant sur les « Stratégies discursives et commerce littéraire dans la presse coloniale du XIX<sup>e</sup> siècle. La constitution d'un espace littéraire au Bas-Canada (1813-1829) et au Brésil (1822-1836) » qui bénéficient de l'appui du CRSH et du FQRSC.

<sup>2</sup> Lucie Robert, « Institution », *Le dictionnaire du Littéraire*, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala [éd.], Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 299.

<sup>3</sup> Pour une étude de ce phénomène, voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998, 576 p..

<sup>4</sup> Paul Aron, « Art pour art », *Le dictionnaire du Littéraire*, op. cit., p. 23.

<sup>5</sup> Je me réfère ici à l'essai de Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres québécoises », 1989, 272 p.

valeur sociale de l'écriture littéraire. Suivant le concept de « sphère publique » tel que développé par Habermas<sup>6</sup>, on peut affirmer que c'est bien la forme littéraire de l'opinion publique qui a engagé « la valorisation du champ intellectuel<sup>7</sup> » au Bas-Canada au cours des premières décennies de ce siècle. Cependant, au contraire de ce qui se produit en Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la formation du public dans la nouvelle colonie britannique ne se joue pas d'abord dans les espaces de sociabilité : elle se passe, pour une large part, dans la presse.

Cet article souhaite ainsi engager une réflexion sur la presse périodique du tournant du XIX<sup>e</sup> siècle pour comprendre comment elle favorise l'inscription du littéraire dans la sphère sociale québécoise. En créant un lieu d'échange entre éditeurs, rédacteurs, lecteurs et correspondants, les journaux d'opinion, tout comme les périodiques littéraires<sup>8</sup> de cette époque, permettent d'assurer la transmission des savoirs et des représentations et la constitution d'une instance critique dans la province.

## La formation d'une opinion publique francophone au Québec

Le changement de régime politique du Québec, qui passe du statut de colonie française, où l'expression d'une opinion publique était prohibée, à celui de colonie britannique où elle est valorisée, apporte de nouveaux modes d'échanges intellectuels. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les immigrants d'origine française, tels que Fleury Mesplet, Valentin Jautard, Joseph Quesnel et Pierre du Calvet, ont permis « l'émergence d'une modeste activité littéraire francophone » dans la province en cherchant « à créer une opinion publique favorable aux intérêts des nouveaux sujets britanniques<sup>9</sup> ». Toutefois, il faut attendre la constitution de la province du Bas-Canada, en 1791, pour que s'affirme un discours francophone. La création d'une Chambre d'assemblée

---

<sup>6</sup> Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, « Critique de la politique », 1993 [1978], 324 p.

<sup>7</sup> Pierre Rajotte considère en effet que « l'usage public de la raison » a permis « la valorisation du champ intellectuel au lendemain de la Conquête ». Par la suite, « la formation de l'opinion publique » aurait favorisé « la valorisation du champ littéraire dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ». (Pierre Rajotte, « La sociabilité littéraire au Québec : de l'usage public de la raison à la reconnaissance d'une légitimité fondée sur un principe de compétence », *Voix et images*, vol. XXVII, n<sup>o</sup> 80, « La sociabilité littéraire », hiver 2002, p. 196).

<sup>8</sup> Je pense par exemple aux différents périodiques rédigés et édités par Michel Bibaud qui touchent à ces deux genres. Le *Spectateur* de même que le *Spectateur canadien*, où il aurait été rédacteur respectivement de 1813 à 1816 puis de 1819 à 1823, ainsi que *Aurore* (1817-1819), le premier périodique dont il fut l'éditeur, s'apparentent davantage aux journaux d'opinion que la *Bibliothèque canadienne* (1825-1830), *L'Observateur* (1830-1831) et *Le Magasin du Bas-Canada* (1832) trois revues à caractère littéraire qu'il fonda par la suite.

<sup>9</sup> Maurice Lemire [éd.], *La vie littéraire au Québec*, t. 2 « Le projet national des Canadiens » (1806-1839), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 1.

permet désormais aux Canadiens<sup>10</sup> – et non plus aux seuls Britanniques de la province – d'exercer une forme de pouvoir politique. L'opposition politique des francophones et des anglophones, qui nourrit en bonne part le discours de l'opinion publique, donne ainsi lieu à l'émergence, dans le champ éditorial, de journaux d'opinion divisés selon la langue.

En 1806, l'apparition du journal *Le Canadien*, en réaction aux attaques du *Quebec Mercury*, est symptomatique de la situation d'affrontement entre « une idéologie coloniale britannique établie et une parole publique francophone<sup>11</sup> » en voie de constitution. La nécessité de faire accepter la prise de position des Francophones au sein de l'espace public laisse peu de place à l'affirmation d'une « avant-garde » littéraire qui revendiquerait une reconnaissance sociale de la pratique artistique. C'est plutôt au lendemain de l'Union des Canadas, en 1840, qui visait à les assimiler, que les francophones choisissent, à l'image de ce qui se passe en Europe, de fonder une littérature nationale : « Les Canadiens ne peuvent plus alors compter autant sur la Chambre d'assemblée pour affirmer leur nationalité. À l'instar de nombreux peuples européens, ils espèrent que l'originalité de leur culture fera reconnaître leur existence comme nation<sup>12</sup> ». Il s'agit, en quelque sorte, d'affirmer la présence francophone en Amérique par une littérature à l'image des Canadiens. La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle correspond donc au début de l'institution de la littérature québécoise, qui érige peu à peu ses canons littéraires<sup>13</sup>, à la naissance de la critique artistique proprement dite et à l'apparition de revues culturelles spécialisées.

Ainsi, au cours des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est d'abord la diffusion de la lecture, plutôt que la fondation d'une littérature canadienne, qui constituera un enjeu central dans l'affirmation politique et culturelle des francophones. Taxés d'ignorance par les Britanniques du Bas-Canada, les Canadiens sont amenés à défendre « leurs droits à une culture propre et ainsi à la définir<sup>14</sup> ». Tout en favorisant l'expansion du champ de l'imprimé, la presse permet de consolider un foyer intellectuel dans la province :

Parce qu'elle encourage la discussion et forme l'opinion publique, la presse joue un rôle important dans l'essor de la lecture. La multiplication des journaux d'opinion et l'apparition de revues favorisent des pratiques d'écriture qui confèrent à la presse un ascendant sur la vie intellectuelle de la province [...] Non seulement

---

<sup>10</sup> Les francophones de la province, considérés comme les nouveaux sujets britanniques, se désignent comme des « Canadiens » par opposition aux anglophones.

<sup>11</sup> Maurice Lemire [éd.], *op. cit.*, p. 223.

<sup>12</sup> Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques [éd.], *La vie littéraire au Québec*, t. 3 « Un peuple sans histoire ni littérature » (1840-1869), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 1.

<sup>13</sup> Le *Répertoire national* de James Huston, dont le premier tome paraît en 1848, constitue le premier monument de la littérature canadienne en ce qu'il « cherche à faire honneur au peuple canadien tout en rendant accessible des textes autrement enfouis dans les journaux. » (Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, p. 103)

<sup>14</sup> Maurice Lemire [éd.], *op. cit.*, p. 317.

cette presse sert de locomotive aux pratiques littéraires, entraînant dans son mouvement les autres infrastructures, mais elle prend aussi une part active dans l'énonciation du projet collectif des Canadiens<sup>15</sup>.

Alors que sur une quarantaine d'années, soit de 1764 à 1805, seuls dix journaux sont fondés dans la province, avec la fondation du *Canadien* en 1806 et jusqu'à la parution du *Spectateur* en 1813, le nombre de nouveaux périodiques s'accroît au rythme d'environ un par année. Puis, de 1813 à 1829, c'est plus d'une quarantaine de journaux qui voit le jour au Bas-Canada<sup>16</sup>. Cette période d'effervescence du champ journalistique québécois nous permet d'envisager tout à la fois la diffusion de la lecture dans les périodiques et les pratiques littéraires mises à contribution pour former le public francophone.

## La forme littéraire de l'opinion publique

Selon Habermas, la sphère publique représentative (ou politique) ne s'est développée en Europe qu'au moment où la bourgeoisie, dont le noyau était composé de gens instruits, a pris conscience de sa capacité de revendication face au pouvoir établi. « La compréhension que la sphère publique politiquement orientée a d'elle-même [...] provient de cette conscience d'être légitimée par ses institutions, et que l'opinion publique littéraire avait développée »<sup>17</sup>. En effet, avant que l'opinion publique n'en vienne à exercer « un rôle de médiateur entre les besoins de la société et l'État »<sup>18</sup> à travers des institutions politiques, c'est dans les cercles intellectuels qu'une première critique, d'ordre littéraire, a pris forme, d'abord en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle puis en France XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la politisation de la sphère publique littéraire s'est accomplie notamment grâce aux espaces de sociabilité qui ont permis que « s'institutionnalise une discussion permanente entre personnes privées »<sup>19</sup>. Le public littéraire reposait donc, en premier lieu, sur des individus partageant un certain nombre de références communes et de compétences intellectuelles qu'ils étendent à la sphère publique :

[...] l'espace public s'est historiquement construit dans le passage de l'exercice du jugement dans la sphère privée, tel que la fréquentation et la pratique de formes littéraires comme la lettre, le roman et la critique l'avaient structuré depuis la fin du

---

<sup>15</sup> Maurice Lemire [éd.], *op. cit.*, p. 161.

<sup>16</sup> Pour les références sur la presse québécoise de 1764 à 1830, voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, vol. 1 (1764-1859), 1973, p. 1-67.

<sup>17</sup> Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 65.

<sup>18</sup> *Idem.*, p. 41.

<sup>19</sup> Lucie Robert, *L'institution du littéraire*, p. 98

17<sup>e</sup> siècle, à son exercice dans la société civile, concourant à la création d'une opinion publique propre à agir sur le politique<sup>20</sup>.

Ainsi, à la différence de l'opinion publique littéraire européenne qui, formée à une pratique privée de la lecture et de la critique, préexistait à la constitution d'une sphère publique politique, au Québec, alors qu'une vie intellectuelle commence à prendre son essor, le public cultivé semble encore faire défaut. Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est donc à travers la presse, qui permet une pratique publique de la lecture, que se constitue tout à la fois un public littéraire et une opinion publique pouvant prendre position sur des questions politiques. Les journaux offrent un espace de réflexion sur les enjeux qui touchent la société d'alors. En établissant un commerce littéraire, un lieu d'échange et de discussion où les individus peuvent faire valoir leurs idées en écrivant une lettre au journal, la presse permet ainsi la transmission de compétences de lecture et de jugement à son public. Cependant, cela ne saurait se réaliser sans le recours à des pratiques littéraires dans le discours de l'opinion publique.

### L'exemple de la *Gazette littéraire* de Montréal

La *Gazette littéraire* de Montréal, imprimée et rédigée par les Français Fleury Mesplet et Valentin Jautard de juin 1778 à juin 1779, fut le premier périodique publié à Montréal. Ce journal se veut alors un espace de réflexion fondé sur une sociabilité lettrée et laïque<sup>21</sup>, une tribune de débats offrant aux Canadiens la possibilité de prendre la parole dans la sphère publique. Cependant, le développement du lectorat en étant à sa phase embryonnaire, les animateurs du périodique doivent recourir à différentes stratégies pour enseigner l'usage du jugement critique à des fins littéraires et politiques à leurs lecteurs.

C'est ainsi que, forts d'une formation classique et d'une expérience éditoriale acquises en France, Mesplet et Jautard proposent néanmoins, dans les pages de la *Gazette littéraire*, une pratique journalistique adaptée au contexte canadien. En effet, tout comme dans les périodiques européens du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>, les articles de nature scientifique et littéraire (poèmes, fables,

---

<sup>20</sup> Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, « Presse et Littérature », Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000, p. 134.

<sup>21</sup> À propos du savoir laïc hérité de l'Europe des Lumières et de sa diffusion dans la province dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Bernard Andrès et Marc André Bernier [éd.], *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 34-35.

<sup>22</sup> Sur la presse européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir entre autres Henri Duranton, Claude Labrosse et Pierre Rétat [éd.], *Les Gazettes européennes de langue française (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993, 346 p. et Stephen Botein, Jack R. Censer et Harriet Ritvo, « La presse périodique et la société anglaise et française au XVIII<sup>e</sup> siècle : une approche comparative », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 32, 1985, p. 209-236.

anecdotes, etc.) publiés dans la gazette montréalaise doivent servir à divertir mais, surtout, à diffuser un savoir encyclopédique auprès du lectorat canadien. Souhaitant établir un commerce littéraire entre les citoyens éclairés, les animateurs du périodique interpellent leurs lecteurs, les engagent à écrire dans la presse et à échanger sur différents sujets. Sur le mode du dialogue, voire de la polémique, les Canadiens sont conviés à faire un usage critique de leur raison au sein de la sphère publique. Cependant, comme le notait Bernard Andrès dans un article portant sur l'émergence du littéraire au Québec, même si une telle pratique existe dans la presse européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle ne répond pas aux mêmes conditions d'énonciation :

On trouverait sans peine à la même époque des exemples de Gazettes dont les rédacteurs interpellent, eux aussi, leurs lecteurs pour en publier les textes. Mais en France, en Angleterre, aux Pays-Bas, une telle pratique ne fonde en aucun cas parmi les lecteurs, l'exercice du littéraire. Celui-ci est déjà constitué, transformé en *habitus* dans une frange autrement plus importante de l'aristocratie comme de la bourgeoisie. La pratique du littéraire a répondu à d'autres besoins, transité par d'autres relais énonciatifs, du salon au café, de la gazette à la loge ou à l'académie de province<sup>23</sup>.

Les échanges qui s'instaurent, sous le couvert de pseudonymes, entre le rédacteur du journal (Jautard alias le Spectateur tranquille) et ses correspondants, doivent engager la formation d'un public lettré. Puisqu'au Québec le public littéraire ne préexistait pas, comme en Europe, à la constitution d'une opinion publique politique, les gazetiers ont dû recourir à différents stratagèmes pour présenter le littéraire à leurs lecteurs.

L'exemple de l'Académie de Montréal, une société d'homme de lettres canadiens qui publiait le compte rendu de ses assemblées dans la *Gazette littéraire*, va dans ce sens. En effet, cette académie, qui devait appuyer le discours savant de la *Gazette littéraire*, n'a probablement existé que sur papier<sup>24</sup>. De même, l'emploi de pseudonymes — une pratique courante dans la presse européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle — ne sert pas qu'à déjouer la censure du pouvoir civil ou religieux au Québec. Ces signatures inventées permettent aussi de jouer le littéraire. De fait, Jautard, qui écrit sous plusieurs pseudonymes, invente de toutes pièces certains échanges avec des correspondants issus de sa plume. On reconnaît aujourd'hui le caractère fictionnel de la pratique

---

<sup>23</sup> Bernard Andrès, « Le texte embryonnaire ou l'émergence du littéraire au Québec : 1764-1815 », *Québec Studies*, Bowling Greens : The American Council for Québec Studies, n° 15, automne / hiver 1993, p. 73.

<sup>24</sup> Pour une réflexion sur l'authenticité de cette académie, voir Nova Doyon, « L'Académie de Montréal : fiction littéraire ou projet utopique? », *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 1, n° 2, printemps 2002, p. 115-140.

discursive de la *Gazette littéraire*<sup>25</sup> qui s'explique par le fait que, en l'absence d'un espace littéraire dûment constitué, Mesplet et Jautard ont eu à (re)créer une certaine activité intellectuelle. Le recours à des artifices discursifs ne vise donc pas, dans ces conditions, à fonder une littérature mais bien à éveiller une « conscience publique littéraire » dans la province.

Le seul exemple de la *Gazette littéraire* n'est évidemment pas suffisant pour postuler que les périodiques publiés avant l'autonomisation du champ littéraire présentent une pratique discursive qui aurait contribué à former un public lettré et favorisé la constitution d'un espace public littéraire au Québec dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : dans le contexte culturel de l'époque, ce journal a un statut d'exception. Il faut attendre les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la presse participe d'une activité intellectuelle soutenue au Québec.

Les périodiques d'opinion qui voient le jour après la *Gazette littéraire* ne sont pas si différents de ce dernier : même lorsqu'autour des années 1810, le milieu intellectuel est mieux organisé, on constate toujours cette volonté d'instruire les Canadiens et de former une opinion publique éclairée en ayant recours à divers procédés d'écriture. S'il vise à former un public, le commerce littéraire — qu'il soit réel ou fantasmé — permet de propager dans la sphère publique des compétences d'abord littéraires.

## La diffusion de la littérature dans la presse.

### Vers un public spécialisé

S'intéressant aux périodiques littéraires des années 1840-1870, Kenneth Landry rappelle que l'étude de la presse périodique permet d'« esquisser un portrait des pratiques d'édition et de lecture à différentes époques et d'analyser les stratégies de mise en marché de la littérature<sup>26</sup>. » Le champ éditorial qui se met en place dans la colonie britannique n'est pas d'abord un marché littéraire. Si, pour Landry, la publication de textes littéraires dans la presse au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle correspond à la demande d'un public lettré dûment constitué, l'usage de pratiques littéraires dans le discours journalistique au début du siècle répond plutôt à la nécessité de former ce public. Alors que les livres importés ou imprimés sur place coûtent cher et sont rares, la presse périodique se présente, au moins jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, comme une bibliothèque abordable et accessible à un public plus vaste. Avant d'en arriver à

---

<sup>25</sup> Voir l'article de Jacques Cotnam et Pierre Hébert, « La *Gazette littéraire* (1778-1779) : notre première œuvre de fiction? », *Voix et images*, vol. XX, n<sup>o</sup> 2 (59), hiver 1995, p. 294-313. Les auteurs considèrent que la pratique littéraire des animateurs de la gazette est fictive en raison de l'intentionnalité de leur acte de discours.

<sup>26</sup> Kenneth Landry, « La diffusion de la littérature au Québec vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le rôle des recueils littéraires (miscellanées et albums) », *Questions d'histoire littéraire. Mélanges offerts à Maurice Lemire*, Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Kenneth Landry [éd.], Montréal, Nuit blanche, 1996, p. 45.

un marché proprement littéraire, la diffusion de textes littéraires dans la presse vise moins à satisfaire le goût du public « pour une littérature de divertissement<sup>27</sup> » qu'à « combler partiellement les lacunes du système éditorial et à suppléer à l'édition de livres<sup>28</sup> ».

Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, le champ journalistique est principalement composé de trois types de périodiques : la presse marchande, la presse partisane et les recueils littéraires<sup>29</sup>. Dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont principalement les journaux d'opinion, plus nombreux sur le marché que les recueils littéraires, qui présentent de la littérature dans leurs pages. Au cours de la seconde moitié du siècle, le rôle des périodiques littéraires s'affirme sous la pression de « la montée d'un public avide de lectures divertissantes<sup>30</sup> » que la presse d'opinion ne parvient plus à satisfaire. En effet, « l'intensité de la vie politique aura pour conséquence de limiter l'espace accordé aux textes littéraires<sup>31</sup> ».

L'introduction de nouvelles pratiques littéraires dans la presse, telles que celles « des feuilletonistes et des ouvrages bon marché<sup>32</sup> », modifie le marché éditorial, ce qui n'est pas sans avoir des incidences sur la constitution de ce public, qui se partage peu à peu entre grand public et public spécialisé. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, « les miscellanées tendent à s'éclipser, vraisemblablement parce qu'il n'est plus nécessaire de suppléer à l'édition des livres au Québec<sup>33</sup>. » Devenue une pratique institutionnalisée, la littérature se trouve une niche dans les périodiques spécialisés.

Aussi, tout comme les recueils littéraires, la presse d'opinion est-elle soumise aux pressions du marché éditorial. En raison de l'état du champ intellectuel et des contraintes imposées par le pouvoir en place ou commandées par la *doxa*, les éditeurs et rédacteurs de la presse québécoise doivent parfois user de stratagèmes pour diffuser des idées nouvelles<sup>34</sup> et

---

<sup>27</sup> *Idem.*, p. 59

<sup>28</sup> *Idem.*, p. 48

<sup>29</sup> Voir Kenneth Landry, « "Les avantages que la presse procure au public" : le discours stratégique de quelques prospectus de journaux et de périodiques canadiens avant 1840 », *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Bernard Andrès et Marc André Bernier [éd.], Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 295-311.

<sup>30</sup> Kenneth Landry, « La diffusion de la littérature au Québec vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le rôle des recueils littéraires (miscellanées et albums) », p. 49

<sup>31</sup> *Idem.*, p. 48.

<sup>32</sup> *Idem.*, p. 46.

<sup>33</sup> *Idem.*, p. 59.

<sup>34</sup> Citons le cas de la *Gazette littéraire* de Montréal qui, en raison du climat politique tendu dans la nouvelle colonie britannique, ne peut traiter ni de politique, ni de religion, ni des affaires du gouvernement. La création d'un cercle intellectuel voué à la diffusion des idées des Lumières dans les pages mêmes du périodique conduira à sa fermeture et à l'emprisonnement de ses animateurs. Voir Nova Doyon, *Valentin Jautard (1736-1787) et la Gazette Littéraire de Montréal (1778-1779) : vers un paradigme du littéraire au*

prendre leur place dans le champ éditorial. En effet, les périodiques d'opinion doivent répondre aux attentes de leurs abonnés et combler les lacunes du champ éditorial. L'étude des prospectus est, à cet égard, très révélatrice de la situation du milieu éditorial. Comme le fait remarquer Kenneth Landry, ceux-ci présentent généralement « [...] une mise en situation de la presse périodique au pays et le(s) besoin (s) à satisfaire; le programme éditorial envisagé par l'éditeur [...]; enfin, l'inévitable appel au lectorat visé par le nouveau périodique<sup>35</sup>. » Les moyens envisagés par les éditeurs pour combler les lacunes du milieu éditorial sont révélateurs de la position qu'ils souhaitent voir leur périodique occuper dans le champ journalistique.

Pour se faire une idée de la configuration du champ de l'imprimé au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il importe donc d'observer comment la littérature est présentée dans les périodiques (sous quelles formes et à quelles fins). En reconstituant le réseau intellectuel qui s'établit autour des principaux agents du milieu éditorial québécois de l'époque, on sera plus à même d'évaluer dans quelle mesure la presse d'opinion et les périodiques plus spécifiquement littéraires ont favorisé la constitution d'un public qui, formé à une même pratique de la critique, aura pu exercer une pression sur la sphère publique québécoise.

Si tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, la presse contribue à l'expansion de la lecture et du public, à partir des années 1840, les journaux d'opinion « marginalisent la littérature et tendent à se limiter au discours politique<sup>36</sup> ». De fait, alors que la littérature se constitue en pratiques autonomes qui engagent la production de textes reconnus pour leurs qualités esthétiques intrinsèques, elle sort de la presse d'opinion pour investir des lieux d'énonciation qui lui sont propres : recueils, suppléments, albums, répertoires et revues. La constitution d'une instance critique dans l'espace public au cours des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle n'est sans doute pas étrangère à l'émergence d'une critique qui se posera, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, en instance de légitimation du littéraire. En proposant une pratique publique de la lecture, le commerce des idées qui s'est établi dans la presse québécoise a certainement contribué à l'inscription du littéraire dans l'espace social et à sa reconnaissance par un public formé à la littérature.

Nova Doyon  
UQAM

---

Québec, mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2002, 201 f.

Voir aussi dans le présent numéro l'article de Dominique Plante qui illustre bien comment l'éditeur de *L'Abeille canadienne*, un recueil périodique, emploie un discours scientifique apparemment neutre pour traiter de questions marquées par l'idéologie libérale.

<sup>35</sup> Kenneth Landry, « "Les avantages que la presse procure au public" : le discours stratégique de quelques prospectus de journaux et de périodiques canadiens avant 1840 », p. 297.

<sup>36</sup> Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques [éd.], *op. cit.*, p. 202.